

Entretien

Alice Zeniter, Goncourt des lycéens : “Mon livre est un moyen d’aborder l’Histoire autrement”

Sophie Rahal, [Télérama](#), 16 novembre 2017

La jeune romancière a remporté ce jeudi le Goncourt des lycéens pour son quatrième roman, “L’Art de perdre” (éd. Flammarion). Une saga familiale d’inspiration autobiographique qui s’étend sur trois générations, entre la France et l’Algérie, de 1930 à nos jours.



[Alice Zeniter](#) maîtrise l’art... de gagner. A seulement 31 ans, la voilà aujourd’hui récompensée du prix Goncourt des lycéens pour son roman [L’Art de perdre](#) (éd. Flammarion) (1). La saga familiale relate le destin de trois générations d’une famille harkie, ballottée entre l’Algérie et la France. Inspiré de l’histoire personnelle de son auteure (petite-fille de harkis), ce récit a emballé le jury de lycéens réuni ce jeudi 16 novembre 2017 à Rennes pour la délibération finale et la proclamation du résultat. Alice Zeniter succède à [Gaël Faye](#), lauréat en 2016 avec [Petit Pays](#) (éd. Grasset). Nous l’avons interrogée à l’issue de cette annonce.

Vous aviez déjà reçu le Renaudot des lycéens en 2015 (pour [Juste avant l’oubli](#), éd. Flammarion). Que vous inspire l’écho que trouvent vos romans auprès du jeune public ?

Ma joie est aujourd’hui particulière, car *L’Art de perdre* aborde la question de la transmission : que veut dire transmettre un pays, une culture, une langue, une histoire ou même des silences ? Les personnages de mon roman représentent trois générations : celles de mes grands-parents, de mes parents et la mienne. Ces lycéens incarnent la génération d’après, comme si le livre explosait son cadre pour s’étendre à une génération de plus.

Comment expliquez-vous que le sujet de votre ouvrage, la guerre d'Algérie et le difficile destin des harkis, inscrit dans le programme d'histoire-géographie de ces lycéens, ait autant résonné en eux ?

Je pense qu'en s'étendant sur trois parties, le livre ne se cantonne pas à la période historique qu'ils apprennent dans les livres d'Histoire. Il montre, au contraire, comment cette époque, parfois perçue comme un simple chapitre de manuel scolaire, façonne encore des centaines de milliers de vies aujourd'hui. Cette période a des échos et des répercussions qui arrivent jusqu'à eux. Mon livre est une vision non figée de l'Histoire.

Votre roman pourrait compléter un cours d'Histoire...

J'en serais ravie, car il est un moyen d'aborder l'Histoire autrement, comme une expérience sensible, une somme de minuscules détails, et pas comme une matière qui ne concernerait que les puissants, les rois, les ministres, les chefs d'État, les chefs des armées... Il y a aussi les hommes.

"Le Goncourt des lycéens met davantage l'accent sur la joie ou le plaisir pris à lire un ouvrage."

Quel souvenir garderez-vous de la tournée marathon dans sept villes de France, à la rencontre des élèves ?

Je m'en souviendrai comme de quelque chose de rare dans ma vie d'écrivain, qui s'accomplit habituellement plutôt dans la solitude et la recherche d'un maximum de temps pour l'écriture. D'avoir fait partie, pendant une semaine et demie, de ce convoi d'écrivains qui sillonnait la France à la rencontre de centaines d'adolescents, fut une expérience unique. Si je n'avais pas reçu le prix cette année, j'aurais volontiers recommencé pour mon prochain livre !

Excepté l'âge des jurés, qu'est-ce qui différencie le jury du prix Goncourt de celui du Goncourt des lycéens ?

C'est toute la différence entre un prix d'écrivains et un prix de lecteurs. La manière dont ces deux récompenses abordent et reconnaissent notre travail est différente. A mon sens, le Goncourt des lycéens met davantage l'accent sur la joie ou le plaisir pris à lire un ouvrage. C'est aussi un signe donné aux autres lecteurs que la lecture est une chose qu'il faut partager le plus amplement possible.

Considérez-vous ce quatrième roman comme un aboutissement ?

Oui, sans que cela soit pour autant définitif. C'est l'aboutissement d'un cycle : je constate à présent comment mes précédents ouvrages contenaient des thèmes et des questionnements condensés dans cette somme qu'est *L'Art de perdre*. En cela, j'arrive à la fin d'un cycle. Pour autant, je serais terrifiée qu'on ne parle que d'aboutissement en soi ! J'ai d'autres envies d'exploration, et j'ai l'espoir que l'écriture soit l'un des rares domaines où il est bon de vieillir, comme le vin. Je veux voir comment mes perspectives changent, et ce que les années vont m'apporter.

Outre *Jusque dans nos bras* (2010), *Sombre dimanche* (2013) et *Juste avant l'oubli* (2015), Alice Zeniter a publié, à l'âge de 17 ans, un tout premier roman qu'elle ne fait pas figurer dans sa bibliographie, *Deux moins un égal zéro*.